

seulement avec les matériaux dont ils disposaient, mais encore avec leurs rêves, leurs espoirs et leurs excentricités. Le souffle des maîtres, des maîtresses et des domestiques servait de piliers aux deux maisons qui avaient été notre chez-nous de l'enfance à l'adolescence ; comme le dit l'adage, on bâtit une maison avec des briques, mais un chez-soi avec du souffle. Je traverse l'une des maisons – la blanche – à pas prudents, feutrés. La poussière de mon histoire pèse lourdement sur l'endroit. Je ne veux pas troubler ces couches bien visibles de temps accumulés. Pour moi, cette maison sera toujours Ammi ké yahan. Chez Ammi. La maison d'Ammi. Bien qu'elle fût bâtie par son époux, mon grand-père.

TABISH KHAIR

apaiser la poussière





apaiser
la poussière

À Adian

La traductrice souhaite remercier Tabish Khair pour sa précieuse collaboration, Valérie Millet pour ses relectures minutieuses et sa ténacité éditoriale, Paul Stubbs pour son aide et son soutien constants, ainsi que Sébastien Doubinsky, qui lui a permis de découvrir ce roman.

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE.

Titre original: *The Bus Stopped*, Picador, Londres, 2004
© Les Éditions du Sonneur, 2010, pour la présente édition
ISBN: 978-2-916136-29-5
Dépôt légal: octobre 2010
Conception graphique: Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
tél.: 01 45 49 15 86 – fax: 01 42 22 12 69
www.editionsdusonneur.com

TABISH KHAIR

apaiser la poussière

Traduit de l'anglais (Inde) par Blandine Longre



Tous les termes d'origine étrangère en italiques dans le texte français ont été conservés tels qu'ils apparaissent dans le texte original, selon le souhait de l'auteur. Ils figurent dans le glossaire situé en fin d'ouvrage, quand ils ne font pas l'objet d'une note de bas de page.

chez-soi

MIEUX QUE LES SAHABS, les *bibis* ou les *babus*, c'était les domestiques qui connaissaient la disposition des deux maisons où j'ai grandi, leur géographie improvisée, leur histoire opaque, la multiplicité de leurs voix – celle du zénith, rideaux tirés, et celle du soir, embrumée. Car, davantage que leurs maîtres, les domestiques étaient les sages-femmes qui avaient donné naissance aux deux maisons bercant nos vies. Et toutes deux avaient grandi, puis s'étaient ratatinées avec eux.

Pourtant, leurs propriétaires eux aussi les avaient soigneusement bâties : non seulement avec les matériaux dont ils disposaient, mais encore avec leurs rêves, leurs espoirs et leurs excentricités. Le souffle des maîtres, des maîtresses et des domestiques servait de piliers aux deux maisons qui avaient été notre chez-nous de l'enfance à l'adolescence ; comme le dit l'adage, on bâtit une maison avec des briques, mais un chez-soi avec du souffle.

Je traverse l'une des maisons – la blanche – à pas prudents, feutrés. La poussière de mon histoire pèse lourdement sur l'endroit. Je ne veux pas troubler ces couches bien visibles de temps accumulé. Pour moi, cette maison sera toujours *Ammi ké yahan*. Chez Ammi. La maison d'Ammi. Bien qu'elle fût bâtie par son époux, mon grand-père. Mais Ammi – la mère de mon père et de mes tantes, la « mère » de tous ses petits-enfants (contraignant nos mères véritables à se faire appeler *amma* ou *mummy*, des noms plus vagues) – Ammi, donc, prit la relève et réorganisa la maison au cours des années où nous y avons grandi, quand la maladie d'Alzheimer obligea son époux à vivre en chaise roulante, puis, après sept ans d'une existence comateuse, à être enterré dans le cimetière familial – un événement accueilli avec un chagrin sincère, et un soulagement qui ne le fut pas moins.

Âgé de cinq ou six ans, je patine sur le sol ciré, carrelé de mosaïques, de l'autre maison. Mes chaussures d'écolier, noires et brillantes, glissent, dérapent, et j'imagine que je porte des patins à roulettes. Cette maison à l'approche de laquelle j'ai poussé un cri, durant des années. Cette maison à l'approche de laquelle je pousse encore quelque chose qui ressemble à un cri, une fois par an. Mais la maison ne répond plus par un cri. Pareille à une

vieille servante, elle sourit et grommelle en retour. Cette maison est celle de mes parents. La maison, tout simplement. Notre chez-nous. Notre *ghar*. J'ai parfois l'impression que c'est le seul chez-moi que j'aie jamais connu, que je connaîtrai jamais. Où que j'aille et peu importe si j'en reste longtemps éloigné, ce sera toujours mon chez-moi.

Les deux maisons s'étalent sur le terrain acheté par mon grand-père, d'une superficie d'environ un kilomètre de long sur un demi-kilomètre de large. En face, de l'autre côté de l'étroite Barrack Lines Road, bordée de quelques grands teks, s'étendent des champs arides de terre marron et la caserne aux baraquements bien alignés où défile la police locale. Au sud et à l'est, ce sont des collines dentelées, à demi-boisées. Une seule d'entre elles a une histoire et un nom qui a subsisté – Brahmjoni, les entrailles de Brahma. Au nord, commence la ville. Une ville qui porte le nom d'un *asura* sacré. Non pas d'un démon, mais d'un *asura*. Car les deux maisons se trouvent à la frontière d'un cœur, celui d'un espace où les mots sont difficilement traduisibles. Un espace qui contient une multitude de couleurs de peau, de dialectes et de langues parlés par les domestiques et les membres de la famille; un espace composé de gens, de souvenirs et d'habitudes qui ne voient pas la nécessité d'être dési-

gnés autrement. Les *jalebis* ne sont pas seulement des « friandises », ni les *rotis* et les *parathas* du « pain sans levain » ; de la même façon, un *asura* n'est pas seulement un démon.

La maison d'Ammi, la blanche, fut bâtie par mon grand-père – docteur, éducateur et archéologue amateur à qui l'on doit quelques trouvailles sans importance. Elle fut érigée durant la Seconde Guerre mondiale, époque où le ciment était scrupuleusement rationné. Aussi ne fut-elle pas construite avec ce matériau, mais avec un mélange de chaux et de terre qui, selon mon grand-père et le vieux maître maçon qui supervisait le chantier, eut la faveur des Moghols durant des siècles, avant les certitudes inébranlables qu'imposa l'arrivée du ciment et du béton. La terre fut extraite d'une zone que l'on transforma en un grand étang aux berges herbeuses, où mon grand-père lâcha des *zeeras* – des alevins qui donneraient du succulent poisson *rehu*. Ce plan d'eau s'étendait derrière les logements des domestiques, près de la maison blanche, celle d'Ammi. Le reste du terrain devint un jardin paysager, une élégante combinaison d'éléments moghols et victoriens, avec, à l'extrémité sud, un verger et, à l'autre bout, la végétation sauvage d'origine, le tout bordé d'une allée qui faisait le tour de la propriété.

La maison blanche entretenait des relations particulières avec les domestiques. Ils vivaient dans leurs propres logements, un espace fermé construit autour d'une vaste cour, mitoyen à la cuisine et au cellier. Le petit-déjeuner et le dîner étaient préparés dans la cuisine, et les plats, placés sur de larges plateaux de cuivre et couverts de linges légers, étaient apportés jusqu'au salon, situé à bien deux cents mètres de là. Il était habituel, nous dirait plus tard Ammi d'une voix aussi fière que plaintive, d'avoir au moins dix convives à chaque repas. Au petit-déjeuner, au déjeuner et au dîner. Des invités, des visiteurs inopinés, des parents de passage, des connaissances sans le sou que mon grand-père instruisait, des voyageurs venus du village de nos ancêtres. Des gens qui refusaient de manger autrement qu'avec un couteau et une fourchette, et d'autres qui n'auraient pas accepté de toucher des couverts ou su comment s'en servir – et tous mangeaient ensemble, de la manière qu'ils voulaient. Une telle maison exigeait son contingent de domestiques. Elle vomissait, littéralement, les domestiques – tel l'imposant *khansamah*, Wazir Mian – qui jamais n'auraient pu s'adapter à aucun autre type de maison.

Pas même à celle que mon père fit bâtir à la fin des années soixante. La maison de mon père, le

ghar pour nous, était un bâtiment tout aussi massif situé à l'extrémité nord du terrain. Comme son père avant lui, mon père avait foi en la continuité. La maison était conçue pour résister aux violents tremblements de terre qui frappaient la région environ une fois tous les cinquante ans. Elle se tenait là, et s'y tient encore, affichant une sorte de beauté que seule une force silencieuse peut conférer. Elle fut construite afin de défier le temps et d'abriter la génération suivante. Il y avait une grande salle à manger qui pouvait accueillir douze convives. Toutes choses qu'auraient dû apprécier Wazir Mian. Mais hélas, les temps avaient changé. Notre *ghar* ne possédait qu'un logement de trois pièces pour les domestiques, à l'arrière du bâtiment. Et celles-ci étaient rarement occupées, les nouveaux domestiques préférant dormir sur les vérandas ou dans l'une des chambres d'amis. Lors des repas, généralement, il n'y avait pas plus d'un ou deux invités autour de la table de la salle à manger. Ce n'était pas la maison qui décevait Wazir Mian, mais son personnel. Le *ghar* exigeait un certain type de domestiques. Et ceux-ci ne s'entendaient pas toujours très bien avec les nouveaux.

Mais peut-être vous demandez-vous si les domestiques n'avaient pas eux aussi leurs propres maisons.

Si c'était le cas de quelques-uns, la plupart n'en avait pas. Certains passaient des années chez Ammi ou chez nous à économiser afin d'en construire une et d'acheter (ou de racheter) un terrain dans quelque village lointain, où ils finissaient par s'établir. D'autres ne prenaient pas cette peine et se contentaient de passer d'une chambre de service à une autre. Mais la distance entre leurs maisons et les nôtres était telle, et les occasions de nous y rendre si fugaces – pour un mariage par exemple –, qu'il me serait impossible de décrire les maisons de nos domestiques. Nous ne les avons vues qu'une fois ou deux, et encore. Elles se trouvaient dans des endroits où l'autocar ne s'arrêtait pas plus d'une minute, ou même jamais.